

ENCORE BOIRE LA TEMPÊTE

Sarah Bern



Encore Boire la Tempête

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Goût de l'Agonie	4
Chapitre 2 : Les Murmures du Sel	8
Chapitre 3 : Le Passager du Miroir	12
Chapitre 4 : La Relique des Tranchées	17
Chapitre 5 : La Cartographie du Désastre	21
Chapitre 6 : Le Seuil du Temple	25
Chapitre 7 : L'Offrande de Cuivre	29
Chapitre 8 : La Soif Géologique	33
Chapitre 9 : Le Reflet de Mille Ans	38
Chapitre 10 : La Mécanique du Sang	42
Chapitre 11 : L'Œil du Cyclone	46
Chapitre 12 : Le Devenir du Sel	50

Chapitre 1

Le Goût de l'Agonie

L'air avait le goût du cuivre et de la foudre ancienne. Dans l'étroit habitacle du Bréguet 14, la chaleur n'était plus une simple température, mais une présence solide, une main de géant pressant les poumons d'Elias Thorne contre sa colonne vertébrale. Le moteur Renault 12Fe, ce monstre de ferraille et de fureur, venait de rendre l'âme dans un hoquet de métal broyé. Un silence plus terrifiant que le fracas des tranchées s'abattit sur la carlingue, seulement rompu par le sifflement du vent dans les haubans de corde à piano.

Elias agrippa le manche, ses phalanges blanchissant sous le cuir de ses gants maculés de graisse. Ses yeux, deux billes d'étain brûlé, fixaient l'horizon où le ciel de 1927 se liquéfiait en une nappe d'or fondu. Dessous, la dune pourpre l'attendait. Elle n'était pas faite de sable, mais de poussière de grenat, une vague immense et immobile qui semblait pulser au rythme d'un cœur souterrain. Il connaissait cette pente. Il connaissait chaque grain de ce versant maudit.

Le choc fut une symphonie de bois de frêne qui éclate et de toile de lin qui se déchire. Elias fut projeté vers l'avant, la sangle de son harnais lui entaillant l'épaule, tandis que le nez de l'appareil s'enfonçait dans la crête rougeoyante. Une gerbe de sable s'engouffra dans le cockpit, abrasive comme du verre pilé. Puis, le mouvement cessa.

L'odeur arriva en premier. Ce n'était pas seulement l'effluve âcre de l'essence de térébenthine ou le fumet lourd de l'huile de ricin brûlée qui s'échappait des tubulures rompues. C'était autre chose. Une senteur de myrrhe rance, de vieux sel et d'aromates oubliés, s'élevant des failles que le crash venait d'ouvrir dans la croûte du désert. Elias cracha un filet de sang ferreux. Il porta la main à son front, sentant la chaleur

poisseuse de l'hémorragie couler entre ses doigts calleux, là où les cicatrices de Verdun se mêlaient aux plaies nouvelles.

Il s'extirpa de la carcasse avec la lenteur d'un spectre. Sa vareuse de cuir, craquelée par le sel et le soleil, grinçait à chaque mouvement. Il tomba à genoux dans le sable pourpre, ses bottes de cavalier s'enfonçant dans la matière instable. Autour de lui, les débris du Bréguet fumaient, une carcasse d'insecte géant sacrifiée sur l'autel d'un dieu sans nom. Le fuselage de bois et d'acier, jadis fierté de l'Aéropostale, n'était plus qu'un squelette désarticulé.

— Encore, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un râle desséché par des mois de soif répétée.

Il ne regarda pas sa montre à gousset. Il savait l'heure. Il savait que dans exactement dix-sept minutes, le disque solaire toucherait la ligne d'horizon, déclenchant l'agonie de la lumière. Il se releva, titubant, et entreprit son rituel de condamné.

Il fit le tour de l'épave. Ses mains, habituées au cambouis et au froid des hautes altitudes, caressèrent le métal chaud du capot. Il ramassa une goupille de fer tordue, la glissa dans sa poche de poitrine avec les dizaines d'autres qu'il y avait accumulées, vestiges de ses échecs précédents. Chaque objet était un poids, une ancre dans cette mer de temps stagnant.

Le vent se leva, un souffle brûlant qui portait en lui les échos d'une cité invisible. Sous la surface pourpre, des formes géométriques commençaient à affleurer. Des arêtes de sel blanc, dures comme du marbre, perçaient la dune. C'étaient les dents d'Iram, la cité des colonnes, qui émergeaient du sommeil des siècles à mesure que l'ombre s'allongeait. Elias s'approcha d'une de ces émergences. Le sel était froid, d'un froid surnaturel qui lui brûla la paume.

Il s'assit contre une roue du train d'atterrissage, la seule pièce encore intacte. Il sortit

de sa poche une flasque d'étain cabossée. Le liquide à l'intérieur était tiède, un reste de vin de messe volé dans un dispensaire de Casablanca, mais il avait le goût du salut. Il en but une gorgée, laissant l'alcool incendier sa gorge irritée.

Le ciel passait de l'ocre au violet profond. C'était l'heure où les ombres s'étiraient pour devenir des griffes. Elias fixa le Temple de la Soif, une structure de basalte noir qui semblait vibrer à quelques centaines de toises de là. Il savait que la Sentinelle l'observait depuis les interstices de la pierre. Il sentait ce regard millénaire peser sur sa nuque, une présence de sel et de vent qui exigeait ce qu'il ne pouvait donner : son âme d'homme du siècle nouveau, son identité de pilote, sa mémoire des nuages.

Il sortit de sa combinaison un petit paquet enveloppé dans une toile cirée. À l'intérieur reposait la relique de Verdun, un fragment de vitrail noirci par les gaz moutarde et le sang des hommes, dérobé dans les ruines d'une chapelle dont le nom avait été effacé des cartes. L'objet luisait d'une lueur malade sous la lumière mourante. C'était pour cela qu'il était piégé. Pour cela que le désert refusait de le laisser mourir.

— Je ne vous le donnerai pas, cracha-t-il vers l'obscurité grandissante.

Le sable autour de lui commença à tourbillonner, non pas sous l'effet d'une brise, mais par une volonté propre. Les grains de pourpre s'élevaient en spirales, formant des colonnes de poussière qui ressemblaient à des silhouettes de rois antiques. Le grondement revint, un tonnerre souterrain qui faisait trembler les ossements d'Elias.

Il regarda ses mains. Le sang qui coulait de sa tempe s'arrêta de tomber. Les gouttes restèrent suspendues dans l'air, des perles de rubis vibrant dans le vide. Le silence redevint absolu, une chape de plomb étouffant jusqu'au battement de son propre cœur.

Le soleil disparut derrière la dune.

Pendant une seconde éternelle, Elias Thorne fut l'œil du cyclone. Il vit la structure du monde se défaire, les atomes de son Bréguet se dissoudre en une brume d'argent, le sable pourpre s'évaporer pour redevenir une idée. La douleur dans son épaule disparut, remplacée par une sensation de chute infinie dans un puits de velours noir.

Puis, le goût du cuivre revint.

L'air devint brûlant. Le moteur Renault 12Fe hoqueta, un râle de métal broyé déchirant le silence de l'altitude. Elias Thorne, les mains crispées sur le manche, les phalanges blanches sous le cuir de ses gants, vit la dune pourpre surgir de l'horizon de 1927. Le ciel se liquéfiait en une nappe d'or fondu.

Il savait ce qui allait suivre. Il connaissait chaque seconde de l'impact. Il était le cartographe de sa propre agonie, et le Bréguet 14, tel un oiseau de proie blessé, entama sa descente inéluctable vers le sel et l'éternité.

Chapitre 2

Les Murmures du Sel

Le fracas n'était plus qu'un écho lointain, une vibration résiduelle dans la moelle de ses os, tandis que le silence du désert reprenait ses droits, lourd et poisseux comme une chape de plomb fondu. Elias Thorne cracha une traînée de salive ferrugineuse sur le sable pourpre. Sa main, gantée d'un cuir craquelé par le sel et l'essence, tremblait imperceptiblement alors qu'il s'extrait de la carcasse disloquée du Bréguet. La toile de lin des ailes, déchirée en lambeaux informes, claquait mollement sous une brise qui ne portait aucune fraîcheur, mais seulement l'odeur rance de la myrrhe et la poussière des siècles.

D'ordinaire, à cet instant précis de la litanie, Elias se serait précipité vers le coffre de survie, aurait vérifié ses réserves d'eau et bandé sa jambe gauche avec la discipline rigide d'un officier de la Grande Guerre. Mais aujourd'hui, le cycle s'était fissuré. Une note discordante s'était glissée dans la symphonie de sa propre agonie. Le vent ne hurlait pas ; il sifflait une mélodie atonale, un appel flûté qui semblait émaner des entrailles mêmes de la terre.

Il se détourna du moteur Renault, dont le métal dilaté par la chaleur émettait encore des cliquetis de bête mourante, et fixa l'horizon. Là où le soleil, tel un ostensor de cuivre rouge, s'enfonçait dans la dune, des formes géométriques commençaient à poindre sous le linceul de sable. Ce n'étaient point les mirages habituels nés de la fièvre et de la réverbération, mais des arêtes vives, des angles de sel gemme d'une blancheur spectrale qui déchiraient la surface pourpre.

Elias fit un pas, puis deux. Ses bottes de vol, maculées de cambouis et de poussière, s'enfonçaient dans une substance qui n'avait plus la fluidité du sable. Le sol se faisait

dur, cristallin, craquant sous son poids avec un bruit de verre pilé. Il délaissa le sillage de l'accident, abandonnant derrière lui la seule ancre qui le rattachait encore au monde des hommes et au calendrier de 1927.

Plus il avançait, plus le sifflement se précisait, devenant un murmure polyphonique. Les affleurements d'Iram, la cité que les caravaniers n'évoquaient qu'en signant des talismans de protection, se dressaient devant lui. Ce n'était pas une ville de pierre et de mortier, mais une exsudation minérale, une architecture de larmes solidifiées. Des obélisques de sel, rongés par des éons d'érosion éolienne, pointaient vers le ciel comme des doigts décharnés de géants ensevelis.

Elias s'arrêta devant un linteau massif, une arche dont la courbure défiait les lois de la maçonnerie humaine. Il posa sa paume nue sur la surface froide et translucide. Un frisson électrique parcourut son bras, remontant jusqu'à sa nuque. La pierre — si l'on pouvait nommer ainsi cette concrétion saline — ne se contentait pas de vibrer ; elle pulsait.

C'était un battement sourd, lent, tellurique.

Il ferma les yeux, le front appuyé contre la paroi. Le rythme était d'une régularité terrifiante. Un... deux... un... deux... Elias sentit son propre sang cogner contre ses tempes. À sa stupéfaction, la cadence de son cœur s'ajustait, se ralentissait pour s'accorder à la respiration de la cité morte. Il n'était plus un intrus, un pilote égaré dans les replis du temps ; il devenait un rouage de cette horloge de sel. Les ruines ne murmuraient pas au vent, elles résonnaient de sa propre vie, amplifiant chaque reflux de sa circulation, chaque spasme de ses poumons encrassés par le tabac et les gaz de combat.

Un glissement de soie sur du basalte le fit sursauter.

Il pivota, la main cherchant instinctivement l'étui de son revolver, mais ses doigts ne

rencontrèrent que le vide. Il l'avait laissé dans le cockpit. À une dizaine de toises, entre deux colonnes torsadées qui semblaient suinter une humidité impossible, une forme se dessina. Elle n'avait pas la solidité de la chair, mais la consistance d'une tempête de sable contenue dans une enveloppe humaine. C'était une silhouette haute, drapée dans des voiles d'une transparence d'opale, dont les contours s'effilochaient et se reformaient au gré des courants d'air.

La Sentinelle d'Al-Khali ne possédait pas de visage, seulement deux cavités sombres où semblaient tourbillonner des poussières d'étoiles éteintes. Elle ne marchait pas ; elle glissait, laissant derrière elle une traînée de givre blanc qui s'évaporait instantanément dans l'air brûlant.

Elias voulut crier, interroger cette apparition, mais sa gorge était obstruée par une sécheresse soudaine, comme s'il avait avalé une poignée de cendre. La Sentinelle leva un bras longiligne, dont les doigts se terminaient par des cristaux effilés. Elle ne le menaçait pas. Elle désignait le sol, ou plutôt, ce qui se trouvait sous leurs pieds : le Temple de la Soif, dont les fondations s'enfonçaient jusque dans les racines du monde.

Le sifflement du vent monta d'un octave, devenant un hurlement de détresse. La vibration dans le sel s'intensifia, secouant les membres d'Elias, menaçant de briser ses os. Il vit la silhouette se dissoudre, se transformer en une colonne de sel étincelante avant de s'éparpiller en un nuage de paillettes argentées.

La douleur dans son épaule, celle qu'il avait oubliée dans la fascination de la découverte, revint avec une violence inouïe, un coup de poignard de feu. Le ciel, d'un or mourant, vira brusquement au noir d'encre. Elias tomba à genoux, les mains enfoncées dans les cristaux de sel qui lui entamaient la peau.

Il comprit alors, dans un éclair de lucidité atroce, que le rituel touchait à sa fin. La cité n'acceptait pas encore son sacrifice. Il n'était pas assez pur, pas assez minéral. Il

était encore trop encombré de ses souvenirs de Verdun, de l'odeur du cuir de son avion, de son nom même.

Le sol se déroba. La structure du monde, cette architecture de sel et de vibrations, commença à s'effondrer sur elle-même. Elias Thorne ferma les yeux, attendant l'impact, attendant que le temps se replie une fois de plus sur son axe brisé.

Le goût du cuivre envahit sa bouche.

L'air devint brûlant. Le moteur Renault 12Fe hoqueta, un râle de métal broyé déchirant le silence de l'altitude. Elias Thorne, les mains crispées sur le manche, les phalanges blanches sous le cuir de ses gants, vit la dune pourpre surgir de l'horizon de 1927. Le ciel se liquéfiait en une nappe d'or fondu.

Il savait ce qui allait suivre. Mais cette fois, sous le vrombissement de l'hélice, il entendait encore le battement de cœur de la pierre. Et il sut que la prochaine fois, il ne chercherait pas à survivre. Il chercherait à se dissoudre.

Chapitre 3

Le Passager du Miroir

Les vibrations du moteur Renault 12Fe remontaient le long de la colonne de direction, une trépidation de bête blessée qui s'insinuait sous les ongles d'Elias, là où le cambouis et le sable avaient déjà formé une croûte indélébile. Dans la carlingue étroite du Bréguet 14, l'air n'était plus qu'un mélange suffocant d'huile de ricin brûlée, d'essence et de cette odeur de myrrhe rance qui semblait sourdre des pores mêmes de la carlingue. Le cockpit, ce berceau de toile, de bois de frêne et de haubans d'acier, devenait une cellule de condamné à mesure que l'horizon de soufre se rapprochait.

Elias Thorne ajusta ses lunettes dont le verre était piqué par les impacts de silice. Ses mains, gantées d'une basane craquelée, luttèrent contre le manche qui ruait comme un étalon en plein délire. C'est alors qu'il le vit.

Dans le petit miroir rétroviseur fixé au montant de l'habitacle, un rectangle de verre biseauté dont l'argenteure s'écaillait par plaques, ne se reflétait pas le ciel de plomb ni la dérive de l'appareil. À la place du vide, il y avait un visage.

C'était son propre visage, ou du moins la dépouille de ce qu'il avait été. Mais là où la peau d'Elias était tannée par le vent et marquée par la fatigue des nuits sans sommeil, celle du reflet possédait la matité absolue du gypse. Les yeux qui le fixaient depuis le tain n'avaient plus d'iris ; ils n'étaient que deux orbes de nacre polie, des globes de minéral froid qui semblaient avoir contemplé la naissance et l'agonie des empires bien avant que le premier moteur à explosion n'ait déchiré le silence du monde.

— Tu t'épuises, Elias, murmura une voix qui ne passait pas par l'air, mais par la

structure même de l'avion, vibrant dans ses os, dans ses dents, dans la limaille de fer qui lui servait de sang.

L'Elias du miroir ne bougeait pas les lèvres. Il se contentait d'exister, une présence de sel dans un monde de chair. L'Imposteur sourit, une fissure lente qui se propagea sur ses joues comme une faille dans un sol argileux.

— Pourquoi crisper tes doigts sur ce bois mort ? Ce Bréguet n'est qu'un cercueil de toile huilée. Il appartient déjà au sable. Comme toi. Comme tes souvenirs de la Meuse.

Elias détourna les yeux, fixant désespérément ses cadrans. La pression d'huile chutait. Le compte-tours oscillait avec une régularité de métronome funèbre. Il tenta de se raccrocher à la réalité brute des matériaux : le froid du métal, la rugosité de la sangle de cuir qui lui sciait l'épaule, le goût de cuivre qui lui emplissait la bouche.

— Verdun n'était qu'un rêve de fièvre, Elias, reprit la voix, plus insistante, plus lourde, chargée du poids des millénaires. Tu crois te souvenir de l'odeur de la terre retournée par les obus, du chlore qui brûle les poumons, du cri des chevaux éventrés dans les barbelés. Mais regarde tes mains. Est-ce du sang que tu vois sous tes ongles, ou la poussière d'Iram qui réclame son dû ?

— Tais-toi, grogna Elias, sa propre voix lui paraissant étrangère, un râle de gorge irritée par le sable.

Il jeta un regard furtif au miroir. L'Imposteur s'était rapproché. Son visage occupait maintenant tout le cadre. On pouvait voir les pores de sa peau, de petits cratères de sel blanc.

— Tu n'as jamais quitté ce désert, Elias Thorne. Cette guerre dont tu te tues à entretenir le souvenir, ces tranchées de boue noire, ce n'était qu'une illusion pour

masquer la nudité du vide. Tu n'es pas un pilote. Tu es un ciron égaré dans le mécanisme d'une horloge de pierre. Chaque fois que tu t'écrases, tu ne fais que polir un peu plus la surface de ton éternité.

L'avion décrocha brusquement sur l'aile gauche. Le vent hurla entre les haubans, un sifflement de spectre. Elias redressa l'appareil dans un effort surhumain, ses muscles hurlant sous la combinaison de vol. La sueur, mêlée à la poussière, lui brûlait les yeux. Il sentait le cuir de son siège devenir visqueux, se transformer en une sorte de résine organique, comme s'il fusionnait avec la machine.

— Ta raison est une boussole affolée, Elias. Elle indique le Nord d'un monde qui n'existe plus. Regarde en bas.

Sous les roues du train d'atterrissage, la dune pourpre ne ressemblait plus à du sable. Elle s'articulait, se structurait. Sous l'effet du vent, les crêtes révélaient des angles droits, des corniches de sel gemme, les sommets de colonnes cyclopéennes qui attendaient que l'avion vienne s'y briser pour la millième fois. La Cité d'Iram n'était pas sous le désert ; elle était le désert.

— Tu n'es pas fou, Elias, susurra l'Imposteur, et cette fois, une main de sel, blanche et translucide, sembla émerger de la surface du miroir pour effleurer la joue du pilote. Tu es juste en train de te souvenir que tu n'as jamais été un homme. Un homme peut-il survivre à mille chutes ? Un homme peut-il boire la tempête et ne jamais être désaltéré ?

Elias sentit un froid glacial se propager là où le reflet l'avait touché. Ce n'était pas le froid de l'altitude, mais celui d'un tombeau scellé depuis les premiers âges. Il regarda ses propres mains sur le manche. Elles commençaient à blanchir. Non pas de peur, mais de pétrification. La peau devenait granuleuse, perdant sa souplesse, se muant en une écorce minérale.

— Lâche le manche, Elias. L'impact n'est pas la fin. C'est la signature. Signe ton nom dans le sel. Oublie le capitaine Thorne. Oublie la médaille que tu as jetée dans la Meuse. Elle n'était que de l'étain. Ici, tout est pur.

Le moteur Renault poussa un dernier gémissement de métal supplicié. Une bielle traversa le carter dans un fracas de tonnerre. Une gerbe de flammes bleues s'échappa du capot, léchant le fuselage de toile. La fumée qui envahit le cockpit sentait l'encens et la chair calcinée.

Elias plongea son regard une dernière fois dans celui de l'Imposteur. Il y vit non pas un ennemi, mais une destination. Le reflet ne riait pas. Il attendait avec une patience géologique.

Le Bréguet bascula sur le nez. La dune pourpre monta à sa rencontre avec une vitesse terrifiante. Elias ne ferma pas les yeux. Il lâcha les commandes. Ses mains, désormais de la couleur de l'albâtre, restèrent suspendues dans l'air saturé de chaleur, comme celles d'un prêtre officiant un sacrifice.

— Je ne suis pas... commença-t-il, mais sa voix se brisa en un crissement de gravier.

Le choc ne fut pas celui du métal contre le sable. Ce fut le son d'un cristal géant que l'on brise sur un autel. L'avion se disloqua, non en débris de bois et de toile, mais en une pluie de paillettes étincelantes qui s'envolèrent dans le crépuscule.

Elias Thorne ne sentit pas la douleur. Il sentit le monde se déplier. La carlingue s'évanouit, le moteur se tut, et pendant une seconde éternelle, il fut suspendu au-dessus des ruines d'Iram, dépouillé de son nom, de son grade, de sa peau. Il n'était plus qu'une pensée de sel dans l'œil du cyclone, une particule de conscience dérivant vers les piliers de la Cité sans nom.

Puis, le goût du cuivre envahit à nouveau sa bouche.

L'air devint brûlant. Le moteur Renault 12Fe hoqueta. Elias Thorne, les mains crispées sur le manche, les phalanges blanches sous le cuir de ses gants, vit la dune pourpre surgir de l'horizon de 1927. Le ciel se liquéfiait en une nappe d'or fondu.

Il porta la main à sa joue. Elle était sèche, mais sous ses doigts, il crut sentir, l'espace d'un battement de cœur, la rugosité d'un grain de sel qui refusait de fondre.

Chapitre 4

La Relique des Tranchées

Le cuir de ses gants, tanné par le sel et la sueur rance, craquela lorsqu'il resserra sa prise sur le manche à balai. L'air, d'une densité de plomb fondu, s'engouffrait dans le poste de pilotage, apportant avec lui l'odeur de l'huile de ricin brûlée et le parfum entêtant, presque écœurant, de la myrrhe qui sourdait des entrailles du Sahara. Elias Thorne sentit une vibration familière, non pas celle du moteur Renault dont les pistons cognaient avec une régularité de métronome agonisant, mais une palpitation plus profonde, nichée contre sa poitrine, sous la toile épaisse de sa combinaison de vol.

Il glissa une main tremblante dans sa poche de poitrine. Ses doigts rencontrèrent la froideur surnaturelle de la fiole.

Soudain, le vrombissement du Bréguet s'effaça, dévoré par le tonnerre sourd des obus de quatre-vingt-quinze. Le ciel de pourpre se mua en un linceul de suie et de gaz moutarde. Elias n'était plus au-dessus des dunes, mais accroupi dans la glaise fétide d'un trou d'obus, près du Fort de Douaumont. C'était en février 1916. La terre n'était plus de la terre ; c'était un hachis de ferraille, de racines calcinées et de membres d'hommes que la boue refusait d'engloutir. L'humidité lui rongeaient les os, et le froid, un froid de crypte, lui figeait le sang dans les veines.

Il revit le capitaine Valéry, ou ce qu'il en restait : un buste d'argile grise, les yeux fixés sur un horizon que les vivants ne pouvaient percevoir. Valéry ne tenait pas son sabre, ni son pistolet d'ordonnance. Ses mains, décharnées, protégeaient un coffret de cèdre et de plomb, scellé par une cire noire qui semblait boire la faible lueur des fusées éclairantes. Elias, poussé par un instinct qui n'avait rien de la bravoure, avait

brisé le sceau.

À l'intérieur, reposait la fiole.

C'était un objet d'une géométrie impossible, un verre épais, tourmenté, dont les facettes semblaient avoir été taillées dans un fragment de nuit éternelle. À l'intérieur, le mercure noir ne se comportait pas comme un métal liquide. Il ne reflétait ni le visage de l'aviateur, ni les éclairs des batteries de 420 qui labouraient la plaine de la Woëvre. Il tournait sur lui-même en un vortex lent, une spirale d'encre qui paraissait posséder sa propre gravité.

« Garde-le, Thorne, » avait murmuré une voix qui n'était déjà plus humaine, une voix de gravier et de vent. « Ne le laisse pas retourner à la poussière de l'Europe. Il appartient à la soif. »

Une secousse brutale le ramena en 1927. Le Bréguet venait de heurter une poche d'air chaud, et la carlingue de bois et de toile gémit comme un animal blessé. Elias sortit la fiole de sa poche. Sous le soleil mourant qui ensanglantait l'horizon, le mercure noir devint frénétique. Le liquide se heurtait aux parois de verre avec une violence sourde, réagissant à la proximité des vestiges d'Iram qui affleuraient désormais sous lui, tels les ossements d'une bête antédiluvienne déterrée par le sirocco.

La relique n'était plus froide. Elle brûlait. Une chaleur sèche, minérale, qui lui rappelait le goût de la cendre.

Il observa le liquide sombre. À mesure qu'il approchait du centre de la boucle, là où le sable devenait d'un violet de contusion, le mercure cessait de tourbillonner pour se figer en une pointe acérée, une aiguille de boussole pointant inexorablement vers le Temple de la Soif. Elias comprit alors, avec la certitude d'un condamné, que cet objet n'était pas un trésor dérobé à la guerre, mais une ancre. Un poids mort qui l'entraînait, cycle après cycle, vers le même impact, le même sacrifice.

La fiole commença à émettre un sifflement ténu, une note cristalline qui s'harmonisait avec le hurlement du vent dans les haubans. L'éclat noir du mercure semblait maintenant s'étendre au-delà du verre, projetant des ombres qui ne correspondaient à aucune source de lumière. Sur ses mains, la suie des tranchées réapparut, se mêlant au cambouis du moteur. Le temps se repliait sur lui-même, l'odeur de la poudre à canon se mariant à celle du sable brûlant.

Il jeta un regard vers le sol. Les ruines d'Iram n'étaient plus de simples pierres ; elles vibraient. Les colonnes de sel gemme, hautes de vingt toises, agissaient comme les dents d'un engrenage immense. Et lui, dans son frêle esquif de lin et de sapin, il était la clavette que l'on insérait pour relancer la machine.

Le mercure noir s'immobilisa soudain. Il devint d'une transparence absolue, révélant au cœur du liquide une minuscule étincelle de lumière blanche, aussi froide qu'une étoile morte. Elias sentit une succion dans son esprit, un appel venu du fond des âges. La fiole n'indiquait pas seulement une direction ; elle réclamait son dû. Elle exigeait que le sang versé à Verdun vienne fertiliser le sel stérile du désert.

« Pas cette fois, » grogna-t-il, la voix brisée par la soif.

Mais ses mains ne lui obéissaient plus. Ses doigts, soudés au verre brûlant, refusaient de lâcher la relique. Le mercure noir commença à ramper le long de son poignet, s'infiltrant sous la manche de sa combinaison comme une armée de fourmis de feu. La douleur était une symphonie de déchirures, un rappel de chaque éclat d'obus qu'il avait reçu, de chaque camarade laissé dans la boue.

L'avion entama sa plongée. Elias vit la dune pourpre se rapprocher, immense, inévitable. Il vit l'ombre de son appareil s'étirer sur le sable, déformée par les irrégularités des ruines, ressemblant à un oiseau de proie aux ailes brisées. La fiole brillait désormais d'un éclat insoutenable, absorbant toute la couleur du monde

environnant. Le bleu du ciel vira au gris de cendre, l'or du soleil au blanc d'os.

Il réalisa que la relique était la clé de la boucle. Elle se nourrissait de son agonie, de ce moment précis où le métal percutait la roche, où la vie quittait la chair pour devenir souvenir. Chaque crash était une offrande, chaque goutte de sang un tribut versé à la Sentinelle qui attendait, tapie dans l'ombre des piliers de sel.

Le moteur Renault toussa une dernière fois, crachant une fumée noire et grasse qui masqua le cockpit. Elias Thorne ferma les yeux, mais la vision de la fiole restait gravée sur ses rétines, une tache d'encre indélébile sur le canevas de son existence. Il sentit le choc imminent, non pas comme une fin, mais comme une ponctuation.

Le verre de la fiole se fendit.

Le mercure noir s'échappa, s'évaporant instantanément en une brume sombre qui enveloppa Elias, l'avion, et le désert tout entier. Pendant une fraction de seconde, il ne fut plus un pilote, ni un soldat, ni même un homme. Il fut le mercure lui-même, fluide, éternel, coulant à travers les interstices du temps, reliant les charniers de France aux temples oubliés de l'Arabie.

Puis vint le fracas. Le bois se brisa avec le bruit d'un coup de fusil géant. La toile se déchira comme un linceul trop étroit. Elias fut projeté vers l'avant, le goût du cuivre et du sel envahissant sa gorge, tandis que la lumière de la relique s'éteignait, laissant place à l'obscurité familière du crash.

Dans le silence qui suivit, seul le crépitement du métal chaud troublait la paix du désert. Une main, couverte d'une croûte de sang et de poussière, émergea des débris. Elle chercha, tâtonna dans le sable pourpre, et se referma sur un fragment de verre noir, poli par mille répétitions, prêt pour le prochain lever de soleil.

Chapitre 5

La Cartographie du Désastre

Le goût de la faim n'était rien comparé à l'amertume du sel qui tapissait son palais, une croûte blanche et sèche que même le sang chaud ne parvenait plus à rincer. Elias Thorne ouvrit une paupière, puis l'autre. Le monde n'était qu'une balafre pourpre sous un ciel d'un bleu si violent qu'il semblait vouloir broyer la terre. Autour de lui, le Bréguet 14 n'était plus qu'une carcasse d'oiseau supplicié, ses membrures d'épicéa brisées comme des fémurs, sa toile de lin lacérée battant au vent sec avec un bruit de linceul qu'on déchire.

Il ne se pressa pas. À quoi bon ? La douleur était une vieille amante, une compagne fidèle qui l'attendait à chaque réveil, là, au creux de sa hanche broyée et sur le cuir chevelu où le métal avait mordu. Il fit glisser sa main droite dans le sable, sentant les grains de silice s'insinuer sous ses ongles déjà bordés d'un cambouis indélébile, vestige de sa vie d'homme parmi les hommes. Ses doigts rencontrèrent le froid familier de sa sacoche à outils, miraculeusement préservée dans le chaos de la carlingue.

Il l'ouvrit avec une lenteur liturgique. À l'intérieur, les instruments de la précision humaine luisaient d'un éclat sourd : le vilebrequin, les pinces, et surtout, sa pointe à tracer en acier trempé. Un outil de mécanicien, fait pour marquer le laiton et le duralumin, pour graver la volonté de l'ingénieur dans la matière brute.

Elias se hissa hors des débris, rampant sur les coudes. La chaleur montait déjà du sol, une haleine de fournaise exhalée par les entrailles de l'Erg. Il s'arrêta devant le flanc gauche du fuselage, là où la peinture beige de l'Aéropostale s'écaillait sous l'assaut du vent. C'était son parchemin. Son seul ancrage dans une éternité qui s'était

détraquée.

Il empoigna la pointe à tracer. Sa main tremblait, non de peur, mais de cette fatigue millénaire qui pèse sur ceux qui ont trop vu le soleil mourir. Il appuya la pointe contre le métal. Le cri du frottement, un grincement aigu qui lui scia les dents, déchira le silence du désert.

Il commença par tracer une ligne verticale, profonde, qui entamait la peau d'aluminium de l'appareil. Puis une autre. Puis des courbes sinueuses qui ne ressemblaient à aucune carte de l'état-major. Ce n'était pas la géographie qu'il cherchait à fixer, mais la chronologie du désastre.

— Dix-sept heures quarante-deux, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de parchemin. L'aile basse touche la crête de la dune. Dix-sept heures quarante-trois, le réservoir de nourrice se rompt. Le gicleur s'étouffe.

Il gravait les secondes comme on incise une plaie. Sous sa main, une fresque de griffures d'acier commençait à saturer le fuselage. Il y avait là les points de rupture, les instants précis où la réalité se fissurait pour le rejeter dans le néant avant de le recracher ici, au pied de la cité invisible. Il identifiait les nœuds de la boucle : le moment où le vent de sable changeait de fréquence, passant d'un sifflement de flûte à un mugissement de bête égorgée ; l'instant où l'ombre de la Sentinelle, cette silhouette de sel qui hantait les marges de sa vision, s'étirait jusqu'à toucher l'empennage du Bréguet.

Ses doigts étaient en sang, la pointe d'acier glissant parfois sur le métal chauffé à blanc, mais il ne s'arrêtait pas. Il devenait le cartographe de l'invisible. Il comprit, alors que le soleil entamait sa descente vers l'horizon de sang, que chaque crash n'était pas une erreur de pilotage, ni une fatalité mécanique. Chaque impact, chaque os brisé, chaque hurlement de moteur qui s'éteint était une pulsation.

Le désert n'était pas un espace mort. C'était un organisme de pierre et de sel, et son avion était l'aiguille d'un cadran solaire monstrueux.

— Ce n'est pas un accident, souffla-t-il en gravant un cercle parfait autour d'une date qu'il était le seul à connaître. C'est un battement de cœur.

Il posa son front contre la paroi brûlante de l'avion. Il sentait les vibrations du sol. Ce n'était pas le vent. C'était un rythme sourd, tellurique, une percussion qui venait de très loin sous les fondations d'Iram, la cité dont les tours de sel commençaient à poindre à travers la brume de chaleur. La cité n'attendait pas qu'il survive. Elle attendait qu'il s'accorde.

Il observa ses mains. Le sang qui coulait de ses entailles ne séchait pas comme celui d'un homme normal ; il semblait attiré par les rainures qu'il avait tracées sur le fuselage, s'y infiltrant, colorant les sillons d'un rouge sombre qui virait au noir sous l'effet de l'oxydation. L'avion et le pilote ne faisaient plus qu'un. La machine de 1927 devenait un autel, et ses outils de mécanicien, des stylets de prêtre.

Il vit alors le "point de rupture" ultime. Une intersection de lignes qu'il n'avait pas consciemment tracées, mais qui s'étaient imposées d'elles-mêmes sur la carlingue. C'était l'endroit exact où le temps cessait de couler pour tourbillonner sur lui-même. Ce n'était pas au moment de l'impact. C'était un instant avant. L'instant où il renonçait. L'instant où, par réflexe de survie, il tentait de redresser l'appareil au lieu de le laisser s'enfoncer dans le cœur de la tempête.

Elias ramassa un fragment de miroir brisé dans le cockpit. Il y vit son reflet : un masque de poussière, des yeux brûlés par l'étain, une barbe mangée par le sel. Il ne reconnut pas l'homme qui avait volé au-dessus de Verdun. Cet homme-là était mort dans la boue de la Meuse. Celui qui se tenait ici était une créature de transition, un être de cuir et de métal, une pièce de rechange dans le grand mécanisme d'Al-Khali.

Le vent se leva, apportant avec lui l'odeur de la myrrhe rance et du soufre. Le ciel changea de teinte, passant du pourpre au violet funèbre. L'heure approchait. La boucle allait se resserrer.

Il reprit sa pointe à tracer et, d'un geste sec, grava un dernier symbole sur le tableau de bord, juste au-dessus de l'altimètre brisé : l'œil de la tempête. Il ne cherchait plus à s'enfuir. Il cherchait à devenir le pivot.

— Encore une fois, murmura-t-il alors que le vrombissement fantôme du moteur Renault commençait à résonner dans l'air immobile. Encore une fois, mais cette fois-ci, je ne fermerai pas les yeux.

Il s'installa dans le siège du pilote, dont le cuir craquelait sous son poids. Il ne boucla pas sa ceinture. Il laissa ses mains reposer sur le manche à balai, sentant la chaleur du métal gravé à travers ses gants de vol usés. Le sable commença à tourbillonner autour de l'épave, les grains frappant la toile avec la régularité d'un métronome.

L'entité, la présence millénaire tapi sous le Temple de la Soif, sembla pousser un soupir qui fit vibrer les dunes jusqu'à l'horizon. Elias Thorne, le mécanicien de l'éternité, attendit le premier battement de cœur. Il regarda le soleil sombrer, non comme une fin, mais comme le signal de l'ouverture des vannes. La lumière déclinante frappa les gravures sur le fuselage, les faisant luire d'un éclat d'outre-monde. La carte était prête. Le sacrifice n'était plus une douleur, c'était une nécessité technique.

Dans le lointain, les tours de sel d'Iram brillèrent d'un éclat spectral. Le crash allait recommencer, mais pour la première fois, Elias ne sentit pas le froid de la peur, seulement la satisfaction de l'artisan devant une machine enfin comprise. Il ferma les doigts sur le métal froid et attendit que le monde se brise à nouveau.

Chapitre 6

Le Seuil du Temple

La semelle de ses bottes de vol, usée jusqu'à la corde et durcie par les sels minéraux, s'enfonçait dans une poussière qui n'avait plus rien de terrestre ; c'était une farine d'ossements et de quartz broyé, une substance qui semblait boire l'ombre d'Elias Thorne à mesure qu'il progressait vers l'orient. Le soleil, cette hostie de cuivre rougi par les fièvres du désert, s'écrasait contre l'horizon avec une lenteur de supplicié. Dans moins d'une heure, le ciel se déchirerait. Dans moins d'une heure, le Bréguet 14, son carcan de toile et de fil de fer, hurlerait sa fin dans un fracas de bielles tordues. Mais aujourd'hui, pour la première fois en cent cycles ou peut-être mille, Elias n'était pas aux commandes. Il était debout, minuscule point de cuir sombre et de sueur rance face à la gueule béante du Temple de la Soif.

L'édifice ne s'élevait pas vers les cieux ; il semblait avoir été vomi par les entrailles du Sahara, une excroissance de sel gemme et de basalte noir dont les arêtes coupaient l'air comme des rasoirs. À mesure qu'il approchait du seuil, une odeur lourde, presque solide, vint s'agripper à sa gorge. Ce n'était pas le parfum sacré des églises de son enfance, mais une myrrhe corrompue, une résine millénaire qui avait fermenté sous le poids des sables, exhalant des relents de charogne fleurie et de bitume chaud. Cette exhalaison lui poissait la peau, s'infiltrant sous sa combinaison de vol, se mêlant à l'huile de ricin qui lui marquait encore le front.

Soudain, le silence du désert fut lacéré.

Ce n'était d'abord qu'un murmure, le sifflement du vent dans les haubans, un bruit familier qu'Elias connaissait jusque dans sa moelle. Puis, le son s'épaissit. Le battement rythmique du moteur Renault 12Fe commença à résonner contre les parois

de sel du temple. *Tac-tac-tac-tac.* Le cliquetis des soupapes devint un martèlement de tambours de guerre. Elias plaqua ses mains gantées sur ses oreilles, mais le bruit ne venait pas de l'extérieur ; il sourdait des pierres elles-mêmes, ou peut-être de ses propres souvenirs. Le rugissement du moteur se mua en une polyphonie d'outre-tombe. Les pistons n'étaient plus de métal, mais des thorax de géants s'écrasant avec fracas ; le sifflement de l'hélice devint le hurlement de milliers de bouches privées d'eau depuis l'aube des temps.

— Pas encore, gronda-t-il, sa voix n'étant qu'un craquement de parchemin dans le tumulte. Pas avant que j'aie franchi le seuil.

Il trébucha sur un bloc de sel translucide où restaient emprisonnés les restes d'une main humaine, transformée en cristal par les siècles. Il ne détourna pas les yeux. La douleur dans sa poitrine, là où le harnais de son avion le broyait rituellement à chaque impact, irradiait comme un tison ardent. Il sentait le goût ferreux du sang remonter dans sa trachée, ce goût de fin du monde qui annonçait l'instant du crash. Pourtant, l'épave fumante était derrière lui, à des lieues de là, ou peut-être n'avait-elle pas encore touché le sol. Dans cette géographie de l'absurde, le temps s'enroulait comme un serpent d'airain autour de sa gorge.

L'entrée du temple se dressait désormais devant lui, une arche cyclopéenne gravée de signes qui semblaient ramper sous l'effet de la chaleur. L'air y était si saturé de myrrhe rance qu'il en devenait opaque, une brume ambrée qui transformait la lumière du crépuscule en un brouillard de sang. Les cris auditifs atteignirent un paroxysme insoutenable. Ce n'étaient plus des moteurs, c'étaient les plaintes des bâtisseurs d'Iram, les lamentations de ceux qui avaient bu le sel jusqu'à ce que leurs veines se pétrifient.

Elias atteignit le premier pilier. La pierre était froide, d'un froid absolu qui lui brûla la paume à travers le cuir de ses gants. À cet instant précis, il entendit le sifflement caractéristique d'une aile qui se déchire. Le son venait du ciel, juste au-dessus de lui.

Le Bréguet invisible entamait sa chute. Il sentit le vent de l'hélice lui fouetter la nuque, l'odeur de l'essence aviation se mêlant violemment à la myrrhe antique. C'était le moment. Le pivot de l'existence.

Il fit un pas de plus, franchissant la ligne d'ombre projetée par l'architrave.

À l'intérieur, l'obscurité était une matière dense, une laine noire qui étouffait les cris. Le vacarme du moteur s'éteignit d'un coup, remplacé par un goutte-à-goutte lancinant. *Ploc. Ploc.* Le son de l'eau, ou peut-être du temps qui fuit. Elias Thorne, le pilote sans boussole, s'enfonça dans la nef de sel. Ses yeux s'habitèrent à la pénombre et il vit les parois s'animer. Ce n'étaient pas des fresques, mais des incrustations de nacre et d'obsidienne représentant des cartes stellaires dont les constellations ne correspondaient à aucune nuit connue de l'homme.

Il atteignit le centre de la salle, là où l'air semblait peser des tonnes. Un autel de cristal brut trônait sur un sol de sable blanc, parfaitement lisse. Sur l'autel reposait une vasque de bronze vert-de-grisé, remplie d'un liquide noir et visqueux qui ne reflétait rien. Elias approcha ses mains tremblantes de la relique qu'il portait dans sa poche de poitrine, cet objet dérobé dans les boues de Verdun, un cylindre de plomb scellé par des sceaux que même le feu des obus n'avait pu entamer.

Le temple se mit à vibrer. Ce n'était plus le moteur, c'était le cœur même de la terre qui battait la chamade. Une voix, dépourvue de cordes vocales, une résonance de pierre frottée contre la pierre, s'éleva des profondeurs de la vasque.

— L'aviateur apporte le tribut de fer, murmura l'ombre. Mais le fer n'est qu'une promesse de rouille. Donne-nous ce qui ne meurt pas. Donne-nous ton nom sous le sable.

Elias sentit ses genoux se dérober. La combinaison de cuir lui parut soudain être une peau étrangère, une carapace de scarabée dont il devait s'extraire. Les hallucinations

revinrent, plus précises : il voyait son propre corps, sanglé dans le cockpit du Bréguet, le visage haché par le pare-brise de Triplex, les mains crispées sur le manche à balai. Il était à la fois ici, dans la fraîcheur sépulcrale du temple, et là-bas, dans la fournaise de l'impact imminent.

Il sortit le cylindre de plomb. Ses doigts, noirs de cambouis et de sang séché, caressèrent le métal froid. Le sacrifice n'était pas de mourir ; il était mort mille fois. Le sacrifice était de cesser d'être Elias Thorne, matricule 402, pilote de la ligne, pour devenir un rouage dans cette horloge de poussière.

Dehors, le soleil disparut totalement. Le premier craquement de l'avion touchant la dune de pourpre déchira l'espace, une détonation sourde qui fit pleuvoir des cristaux de sel de la voûte du temple. Elias ne tressaillit pas. Il regarda le liquide noir dans la vasque s'agiter, formant des tourbillons qui rappelaient les hélices de son destin. Il comprit alors que la myrrhe rance n'était pas l'odeur de la mort, mais celle de la conservation éternelle. On ne l'invitait pas à trépasser, on l'invitait à durer.

Il porta le cylindre au-dessus de la vasque. L'ombre de la Sentinelle, immense, se dessina sur le mur de sel, ses membres s'étirant comme des sarments de vigne pétrifiés. Les cris des anciens habitants d'Iram devinrent une mélodie lancinante, une berceuse de naufrageur. Elias lâcha l'objet. Le plomb fendit la surface du liquide noir sans produire la moindre ride.

À cet instant précis, le Bréguet 14 s'embrasa sur la dune. Mais pour la première fois, le choc ne le ramena pas au matin du premier jour. La boucle ne se referma pas sur son cou. Le feu de l'essence, au lieu de le consumer, devint une lueur intérieure qui éclaira les profondeurs du temple. Elias Thorne retira ses gants de vol et les laissa tomber au sol comme des dépouilles inutiles. Ses mains étaient blanches, de la couleur du sel pur. Il n'entendait plus le moteur. Il n'entendait plus que le vent, le vrai vent du Sahara, qui commençait à effacer ses traces de pas sur le sable de l'entrée, scellant son union avec la cité perdue sous un linceul de silence éternel.

Chapitre 7

L'Offrande de Cuivre

Le métal du Bréguet 14 craquait sous l'étreinte du froid nocturne qui commençait à ramper sur les dunes, une plainte de bête agonisante répondant au sifflement du vent dans les haubans rompus. Elias Thorne se tenait devant la carcasse, ses mains de sel brillant d'une lueur spectrale dans le crépuscule pourpre. L'odeur était celle d'une fin de monde : l'âcreté de l'huile de ricin brûlée se mêlant à la fragrance millénaire de la myrrhe rance qui sourdait des crevasses de la cité d'Iram. Le temps n'était plus une ligne droite, mais une spirale de poussière s'enroulant autour de ses chevilles.

Il s'approcha du nez de l'appareil, là où l'hélice en bois de noyer, brisée comme un os de géant, pointait vers le zénith. Pour la première fois depuis des éternités de recommencements, le moteur Renault ne fumait pas d'une colère noire ; il exhalait un dernier souffle de vapeur rousse, une reddition. L'Ombre de Sel, immense et immobile, se tenait à la lisière de sa vision périphérique, un pilier de vide exigeant son dû.

Elias plongea ses doigts dans sa sacoche de cuir craquelé et en sortit une lourde clef à molette, un outil de fer forgé, marqué du sceau des usines de Billancourt. Le contact du métal froid contre sa paume, autrefois si familier, lui parut soudain étranger, presque sacrilège. Il posa la main sur le capot d'aluminium bosselé, sentant sous la tôle le cœur de fonte encore tiède de la machine qui l'avait porté au-dessus des charniers de la Somme avant de le trahir ici, dans l'immensité vide.

— Tu le veux, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de parchemin séché.

Il commença le démantèlement. Le premier écrou résista, grippé par le sable fin qui s'insinuait partout, tel un vice sournois. Elias pesa de tout son corps, sentant les fibres de son dos protester, le lin de sa chemise poisser sous l'effort. Quand le boulon céda enfin dans un cri de métal supplicié, ce ne fut pas de la rouille qui s'en échappa, mais une traînée de poussière ocre qui s'évapora instantanément.

Il retira la première plaque de blindage. Elle tomba dans le sable avec un son sourd, une dalle funéraire pour ses ambitions d'aviateur. Dessous, le réseau complexe des tubulures de cuivre apparaissait, un système nerveux de métal rouge qui avait irrigué la puissance du moteur. Elias s'attaqua aux conduits d'alimentation. Chaque geste était un rituel, une déconstruction de son siècle. Il dévissait les raccords, libérant les dernières gouttes d'essence qui s'enflammaient au contact du sol de sel, produisant des flammes d'un bleu surnaturel, sans chaleur.

Il offrit le premier tuyau de cuivre à l'obscurité. Il le déposa sur le sol blanc, devant les marches invisibles du Temple de la Soif. Le métal rouge sembla palpiter. Sous ses yeux, le cuivre commença à se transformer, sa surface lisse se boursouflant de cristaux salins, sa rigidité cédant à une porosité organique. La Sentinelle fit un pas en avant, un mouvement sans bruit, comme une ombre portée par une bougie qu'on déplace. La pression dans les oreilles d'Elias augmenta, un bourdonnement de ruche colossale.

Il retourna à la carcasse. Il devait aller plus profond. Il pénétra dans l'étroit cockpit, cet habitacle de cuir et d'étain où il avait passé tant d'heures à guetter l'horizon. Ses yeux tombèrent sur le tableau de bord. Les cadrans, protégés par des verres épais, le fixaient comme les yeux d'idoles déchues. L'altimètre, dont l'aiguille oscillait follement entre le zéro et l'infini. La boussole, dont le liquide s'était troublé, emprisonnant le nord dans un linceul de grisaille.

Avec un couteau de tranchée à la lame ébréchée, il fit sauter les vis de laiton. Il arracha le tachymètre, sentant les câbles de transmission céder comme des tendons.

En extrayant l'instrument, il se revit en 1917, les gants maculés de sang, tentant de maintenir un cap que Dieu lui-même semblait avoir abandonné. Ce souvenir, cette identité de guerrier du ciel, s'écoula de lui en même temps que l'objet quittait son logement. Il n'était plus le lieutenant Thorne. Il était le fossoyeur de la modernité.

Il déposa les cadrans de verre et de laiton sur le sable. Ils s'enfoncèrent légèrement, comme si la terre les dévorait avec une lenteur gourmande.

— Encore ? demanda-t-il à l'immensité.

Le vent lui répondit par un gémississement qui semblait sortir de la gorge des puits oubliés d'Iram. Il fallait le cœur.

Elias s'attaqua au bloc moteur. C'était une tâche herculéenne. Il utilisa des leviers de fer, s'arc-boutant contre la carlingue de bois et de toile. La toile, parlons-en : ce lin enduit qui avait été son aile, sa protection contre l'éther, il la déchira à pleines mains. Le tissu cria, un long déchirement qui résonna contre les murs de sel de la cité invisible. Il mit à nu les membrures de frêne, les nervures de l'oiseau mort.

Ses mains, de plus en plus blanches, de plus en plus sèches, ne saignaient plus malgré les éraflures du métal. À la place du sang, une fine poudre cristalline marquait ses blessures. Il ne ressentait plus la douleur, seulement une légèreté effrayante, comme si la gravité elle-même perdait son emprise sur lui à mesure qu'il dépouillait l'aéroplane de sa substance.

Il parvint enfin à désolidariser le magnéto, cette pièce de cuivre et d'aimants qui créait l'étincelle de vie. C'était le foyer, le feu prométhéen de son époque. Lorsqu'il le souleva, il sentit une décharge résiduelle lui parcourir les bras, un dernier sursaut de 1927 tentant de le retenir au monde des hommes. Il vacilla, ses genoux s'enfonçant dans la poussière pourpre.

L'Ombre de Sel était maintenant juste devant lui, une silhouette de vide entourée d'un halo de particules scintillantes. Elias leva le magnéto à bout de bras, une offrande de cuivre à la divinité de la soif.

— Prends-le. Prends tout. Je ne veux plus voler. Je ne veux plus revenir.

Au moment où il lâcha l'objet, le ciel sembla se déchirer. Un éclair silencieux frappa le centre de la cité, révélant pendant une fraction de seconde la splendeur cauchemardesque d'Iram : des tours de sel translucide montant jusqu'aux étoiles, des jardins de pierre où poussaient des fleurs de soufre, et des milliers de silhouettes pétrifiées dans des attitudes d'adoration.

Le Bréguet 14, dépouillé de son cuivre, de son bois et de son fer, n'était plus qu'une ombre de squelette, une carcasse de baleine échouée sur une plage de lune. Elias se releva. Ses vêtements, sa combinaison de vol, ses bottes de cuir, tout tombait en lambeaux, révélant une peau qui avait désormais la texture de la pierre ponce, dure et immuable.

Il fit un pas vers le Temple de la Soif. Le sable sous ses pieds ne fuyait plus ; il était ferme comme un dallage de marbre. Le souvenir de la France, des champs de boue de Verdun, du goût du café chaud et du bruit de la pluie sur les hangars de Toulouse, tout cela s'effaçait, remplacé par une connaissance antique, une géographie des abîmes.

Il n'avait plus besoin de boussole pour savoir où il allait. Le cuivre avait payé le passage. L'homme de fer était mort, et l'être de sel marchait maintenant vers le trône de la cité sans nom, là où la tempête n'était pas un ennemi, mais une respiration. Derrière lui, le vent finit de recouvrir les derniers restes de l'hélice, effaçant la seule preuve que le vingtième siècle avait jamais osé effleurer le silence du Sahara.

Chapitre 8

La Soif Géologique

L'obscurité du Temple de la Soif n'était pas une simple absence de lumière, mais une épaisseur minérale, un linceul de suie et de cristaux qui pesait sur les épaules d'Elias Thorne comme le poids de la voûte céleste. Ses bottes de cuir de Russie, autrefois souples et grasses, étaient désormais si dures qu'elles résonnaient sur le dallage de sel avec le bruit sec de l'os frappant la pierre. Chaque pas arrachait un gémissement à la structure millénaire, un murmure de géant endormi sous des lieues de sable pourpre. L'air était saturé d'une odeur de myrrhe rance et de fer froid, une exhalaison de tombeau que le vent du désert n'avait pas effleurée depuis des éons.

Elias avança la main, les doigts tâtonnant dans le noir poisseux. Sa paume rencontra une paroi. La pierre n'était pas lisse ; elle était recouverte d'une gangue de sel humide, une peau de terre qui transpirait. Sous ses doigts, il sentit le mouvement lent d'une gouttelette. C'était la saumure, le sang de la cité d'Iram, qui s'écoulait des failles de la roche avec une régularité de métronome. Le bruit de ce suintement — *plic, ploc* — frappait ses tympans avec la violence d'un marteau de forge.

— Tu as les lèvres gercées, Elias. Le sel t'a déjà dévoré la langue.

La voix surgit de l'ombre, non pas comme un son porté par l'air, mais comme une vibration montant directement du sol à travers ses talons. Elias se figea. Il ne chercha pas son arme ; dans cet antre, le revolver n'était qu'un jouet de fer blanc inutile contre l'éternité. Il tourna lentement la tête.

À quelques pas de lui, une silhouette se dessinait contre la lueur opalescente d'un pilier de sel gemme. L'homme — si l'on pouvait encore appeler cela un homme —

portait la même combinaison de vol en cuir craquelé, le même casque de cuir dont les rabats pendaient comme les oreilles d'une bête morte. Mais là où le visage d'Elias était marqué par la fatigue et la poussière, celui de l'autre était une vision d'horreur familière : les traits étaient creusés par la faim des tranchées, les yeux injectés du sang des veilles de Verdun, et une traînée de boue séchée, de cette boue grise de la Meuse, barrait son front.

C'était l'Imposteur. L'image d'Elias telle qu'il s'était vu dans le miroir d'un estaminet de Douaumont, juste avant que le monde ne bascule dans la fureur des obus.

— Approche, murmura le double. La soif est une brûlure que tu ne peux plus ignorer. Regarde les murs. Le temple t'offre son lait.

L'Imposteur désigna une rigole où la saumure s'accumulait en une flaque huileuse, sombre comme de l'obsidienne.

— Bois, Elias. Une seule gorgée de ce sel liquide et la boucle se brisera. Tu n'auras plus à sentir l'impact du Bréguet contre la dune. Tu n'auras plus à goûter le cuivre de ton propre sang dans ta gorge chaque soir à la tombée du jour. Bois, et deviens la pierre.

Elias sentit sa gorge se nouer. La soif n'était plus une sensation, c'était une bête griffue qui lui labourait l'œsophage. Sa salive avait le goût de la cendre. Ses mains tremblaient, attirées par le miroitement de la saumure. Il fit un pas, puis un autre. La tentation de l'oubli était plus forte que la peur. Devenir une statue de sel dans les entrailles d'Iram, se fondre dans la géologie du monde pour échapper au souvenir des camarades déchiquetés et au sifflement éternel du vent dans les haubans de son avion.

— C'est ce que tu as toujours voulu, n'est-ce pas ? reprit l'Imposteur, sa voix se faisant caressante comme le froissement de la soie. Mourir proprement. Ne plus être cet homme de chair qui pourrit un peu plus à chaque crash. Deviens impérissable.

Deviens le Temple.

Elias s'agenouilla devant la flaque. L'odeur de l'eau était fétide, une concentration de minéraux et de morts anciennes. Il approcha ses mains en coupe, les plongeant dans le liquide visqueux. La saumure lui brûla les écorchures des doigts, une douleur acide qui remonta jusqu'à ses épaules.

Il s'apprêta à porter le poison à ses lèvres quand il croisa le regard de son double. Dans les yeux de l'Imposteur, il ne vit pas de la compassion, ni même de la malice. Il y vit un vide absolu, une absence de lumière si profonde qu'elle semblait aspirer la réalité même de la pièce. Ce n'était pas un démon qui lui parlait, ce n'était pas une sentinelle d'Al-Khali.

C'était sa propre lassitude. C'était cette part de lui qui, depuis 1916, n'avait jamais quitté le trou d'obus où il s'était terré pendant trois jours sous les tirs de barrage. L'Imposteur était le désir de ne plus être, le cri silencieux de l'homme qui veut que l'horloge s'arrête enfin, même si c'est dans le sel et l'obscurité.

Elias laissa la saumure s'écouler entre ses doigts. Les gouttes frappèrent la surface de la flaque avec un bruit de plomb.

— Tu n'es qu'une ombre de boue, dit Elias, sa voix n'étant qu'un râle rocailleux. Tu es le souvenir de ma peur.

L'Imposteur ricana, un son sec comme des branches mortes que l'on brise.

— Et que crois-tu être, pilote ? Un héros ? Tu es un débris du siècle, un morceau de ferraille égaré dans un désert qui ne connaît pas ton nom. Bois, ou tu recommenceras. Le soleil va se coucher, Elias. Le Bréguet est déjà en train de piquer vers la dune. Tu sens l'odeur de l'essence ? Tu sens la chaleur du moteur qui va t'écraser les jambes ?

L'Imposteur se jeta sur lui. Ce ne fut pas une lutte d'hommes, mais un choc de matières. Elias sentit le froid du sel contre la chaleur de son sang. Son double l'empoigna à la gorge, et ses mains n'étaient pas de chair, mais de cristaux tranchants qui lui entamèrent la peau. Ils roulèrent sur le sol de pierre, dans une étreinte furieuse, au milieu des éclats de sel qui volaient comme des étincelles de givre.

L'Imposteur tentait de lui enfoncer la tête dans la flaque de saumure, de le forcer à avaler la mort minérale. Elias suffoquait, le visage pressé contre la surface noire. Il voyait son propre reflet déformé par les ondulations de l'eau, un masque de douleur couronné de sel.

Dans un effort désespéré, Elias planta ses ongles dans le cuir de la vareuse de son adversaire. Il ne chercha pas à repousser l'ombre, il chercha à l'embrasser, à la consumer. Il comprit en cet instant de suffocation que l'Imposteur n'était pas un obstacle à franchir, mais une part de lui-même à dévorer.

— Si je dois mourir, rugit Elias dans le silence du temple, ce ne sera pas par ta main. Je suis l'orage, pas la poussière !

Il projeta sa tête en avant, frappant le front de l'Imposteur. Le choc fut celui de deux pierres se fracassant l'une contre l'autre. Un éclair de douleur blanche traversa le crâne d'Elias. Sous l'impact, le visage du double se fendilla. Des craquelures apparurent sur ses joues, sur son front, comme sur une poterie mal cuite. Une lumière rousse, la couleur du soleil agonisant sur le Sahara, jaillit des fissures.

L'Imposteur poussa un cri qui n'avait rien d'humain, un hurlement de vent s'engouffrant dans une faille géologique. Son corps commença à s'effondrer, se transformant en une pluie de sel fin qui recouvrit les bottes d'Elias. En quelques secondes, il ne resta plus qu'un tas de cristaux blancs et le silence, plus lourd qu'auparavant.

Elias se redressa péniblement, crachant un mélange de sang et de poussière. Sa gorge le brûlait toujours, mais la soif de mort s'était tue. Il regarda ses mains : elles n'étaient plus seulement celles d'un mécanicien. La peau était devenue grise, dure, incrustée de paillettes de mica. Il n'était plus tout à fait l'homme qui avait décollé de Toulouse, mais il n'était pas non plus le cadavre que le temple réclamait.

Il se détourna de la flaque de saumure. Devant lui, au fond de la salle, une arche monumentale s'ouvrait sur le cœur de la cité, là où l'air vibrait d'une énergie ancienne. Le temps, ici, n'était plus une boucle, mais une spirale descendante.

Elias Thorne ramassa son casque, dont le cuir semblait désormais faire partie de sa propre chair, et s'enfonça dans les ténèbres salines. Derrière lui, le suintement des murs reprit son rythme implacable, comptant les secondes d'un monde qui n'existait déjà plus.

Chapitre 9

Le Reflet de Mille Ans

L'obscurité dans le cœur d'Iram n'était pas une absence de lumière, mais une substance pesante, un suaire de suie et de sel qui s'engouffrait dans les poumons d'Elias à chaque inspiration laborieuse. Ses bottes de cuir, jadis souples et huilées, craquaient désormais comme du bois mort sur le pavé de sel gemme. Le silence ici possédait une texture, un bourdonnement sourd de minéraux en expansion, comme si les fondations mêmes de la cité respiraient sous le poids des éons. Elias avançait, une main crispée sur la poignée de son couteau de tranchée, l'autre effleurant les parois d'une salle dont les proportions défiaient l'entendement des bâtisseurs de son siècle.

Le Temple de la Soif s'ouvrait devant lui, une nef cyclopéenne où la lumière du crépuscule, filtrée par des cheminées de cristal s'élevant jusqu'à la surface du désert, jetait des lueurs de cuivre et de pourpre sur des idoles oubliées. Au centre de cette arène de silence, la Sentinelle attendait. Elle ne se tenait pas debout comme un garde de chair et d'os ; elle émanait du sol, une excroissance de la terre elle-même, une colonne de sel pétrifié haute de trois hommes, dont la surface scintillait d'une malveillance froide.

Elias s'arrêta, son souffle formant une buée grise dans l'air glacial de l'hypogée. La Sentinelle ne bougeait pas, mais il sentait son regard, un poids invisible qui pressait sur ses tempes, une injonction muette à s'approcher de l'autel de sa propre fin. La sueur qui coulait dans son dos semblait se cristalliser instantanément, piquant sa peau comme des aiguilles de givre. Il fit un pas, puis deux, le métal de ses éperons résonnant contre le sol avec une clarté de glas.

— Encore, murmura-t-il, la voix brisée par la soif et l'épuisement. Encore ce

simulacre.

Il s'approcha de la créature, levant sa lampe-tempête dont la mèche agonisante projetait des ombres dansantes. La lumière lécha la surface de la Sentinelle, révélant des détails d'une précision atroce. Ce n'était pas une statue sculptée par la main de l'homme, mais un moulage, une empreinte prise sur le vif de la douleur. Des bras étaient repliés sur un torse massif, des doigts crispés cherchaient à griffer l'air, et les plis d'une combinaison de vol, identiques à la sienne, étaient figés dans le chlorure de sodium.

Elias sentit un vertige le saisir. Il approcha la flamme du visage de la Sentinelle.

Ce qu'il vit alors ne fut pas le masque d'un démon ou l'effigie d'un roi antédiluvien. Sous la croûte de mica et de sel translucide, les traits étaient d'une familiarité insoutenable. Il y avait la cicatrice qu'il avait reçue à Douaumont, barrant le sourcil gauche. Il y avait le nez légèrement dévié, souvenir d'un atterrissage forcé dans les boues de la Somme. Les yeux de la Sentinelle, bien que pétrifiés et aveugles, semblaient fixer le vide avec la même résignation amère qui habitait le regard d'Elias depuis que son Bréguet avait mordu la poussière pour la centième fois.

Ce n'était pas un ennemi. C'était un monument à sa propre persévérance.

Il tendit une main tremblante, ses doigts effleurant la joue de sel de la créature. Le contact fut un choc électrique, un reflux de mémoires qui n'étaient pas les siennes, ou peut-être qui l'étaient trop. Il vit les mille crashes précédents, non plus comme des échecs, mais comme des couches successives de sédiments. Chaque goutte de sang versée sur la dune pourpre, chaque cri étouffé par le sable, chaque fois que ses os s'étaient brisés contre la carcasse de son avion, tout cela avait été le travail d'un sculpteur invisible.

La boucle n'était pas une prison. C'était une gestation.

Le sable qui s'insinuait dans ses plaies, le sel qui remplaçait peu à peu le fer de son sang, la transformation de sa peau en une carapace grise et dure... ce n'était pas la mort qui le guettait, mais une apothéose monstrueuse. Le désert ne cherchait pas à le tuer ; il cherchait à le parfaire. Iram réclamait un nouveau dieu, une divinité de sel et de regret pour veiller sur ses ruines alors que le monde des hommes s'enfonçait dans le bruit et la fureur du fer.

Une vibration sourde monta des profondeurs du temple. Les murs se mirent à suinter une saumure épaisse, une huile noire et salée qui s'écoulait comme des larmes le long des hiéroglyphes érodés. Elias tomba à genoux, non par dévotion, mais parce que ses jambes ne pouvaient plus supporter le poids de cette révélation. Sa combinaison de cuir craqua, déchirée par la croissance soudaine de cristaux sous son épiderme. Ses mains, autrefois agiles à manipuler les manettes de gaz et les cadrans de laiton, devenaient lourdes, massives, se soudant peu à peu à la pierre du sol.

Il comprit alors le prix de la sortie. Pour briser le cycle, il ne fallait pas survivre. Il fallait accepter de ne jamais être revenu de la guerre. Il fallait laisser le pilote de l'Aéropostale, l'homme qui aimait l'odeur de l'huile de ricin et le vent des hauteurs, s'effacer devant la Sentinelle.

— Je suis le grain de sable, souffla-t-il, alors que sa gorge se pétrifiait, rendant chaque mot semblable au broyage d'une meule.

Dans son esprit, les images de la France, des cafés de Toulouse, du sourire d'une femme laissée sur le quai d'une gare, s'étiolaient comme des photographies exposées trop longtemps au soleil. Le vrombissement du moteur Renault de son Bréguet 14 se transformait en un bourdonnement éternel, celui du vent d'est qui sculpte les dunes. L'odeur de l'essence s'effaçait devant celle, rance et sacrée, de la myrrhe.

Il regarda une dernière fois ses mains. Elles n'étaient plus que des blocs de sel

étincelant. Il ne ressentait plus de douleur, seulement une paix minérale, une absence totale de désir. La soif, cette compagne de chaque instant, s'était enfin tue, car il était devenu la soif elle-même.

La Sentinelle devant lui sembla se dissoudre, sa substance glissant vers Elias comme un manteau de givre. Les deux formes n'en firent bientôt plus qu'une, un pilier hiératique au centre du Temple de la Soif. La lumière du soleil agonisant disparut derrière l'horizon de sable, plongeant la cité d'Iram dans une obscurité totale.

À la surface, le vent se leva, effaçant les traces de l'avion écrasé. Le Bréguet 14 ne serait plus qu'une carcasse de toile et d'acier, un jouet oublié par un enfant distrait. La boucle était rompue, non par l'évasion, mais par l'absorption. Le temps cessa de couler en cercle pour devenir une stase éternelle.

Dans le silence de l'hypogée, seule subsistait la croissance lente, imperceptible, d'un nouveau cristal sur la joue de la statue de sel, là où, un millénaire auparavant, une larme d'homme avait coulé.

Chapitre 10

La Mécanique du Sang

Le soleil, tel une plaie béante au flanc de l'azur, déversait son or fondu sur la carlingue du Bréguet 14, transformant l'habitacle en un ostensor de métal brûlant. Elias Thorne sentait la chaleur de la tôle à travers le cuir craquelé de sa combinaison, une morsure familière, presque amicale à force de répétition. Sous ses doigts gantés de graisse et de poussière, le manche à balai vibrait d'une frénésie de bête agonisante. Le moteur Renault de trois cents chevaux hoquetait, crachant des nuages de fumée noire qui venaient souiller la pureté implacable du désert.

C'était la millième fois, peut-être la dix-millième. Elias ne comptait plus les chutes depuis que le temps s'était brisé sur les récifs de sel d'Iram. Il connaissait chaque ride de la dune pourpre qui s'élançait vers lui, chaque déchirement de la toile des ailes sous l'assaut du simoun. D'ordinaire, il luttait. Il tirait sur les commandes jusqu'à s'en rompre les tendons, les dents serrées sur un juron de tranchée, les yeux brûlés par l'iode et le sable. Il cherchait à arracher quelques secondes de sursis à la fatalité, à redresser le nez de l'appareil pour ne pas offrir son visage au sol de silex.

Mais aujourd'hui, l'air avait une consistance différente. Il était lourd, chargé d'une odeur de myrrhe rance et de charogne ancienne, une exhalaison qui ne provenait pas du moteur en feu, mais des entrailles mêmes de la terre.

Elias lâcha la gouverne. Ses mains, dont les ongles étaient bordés d'un cambouis éternel que même la mort ne semblait pouvoir laver, s'ouvrirent. Il ne regardait plus l'horizon, mais le tableau de bord. Les cadrans de laiton, encrassés par des décennies de poussière accumulée en quelques heures, s'étaient grippés. L'aiguille du tachymètre oscillait violemment avant de se figer, soudée par la rouille instantanée du

désert.

— Bois, murmura-t-il, la voix n'étant plus qu'un râle de parchemin froissé.

Il retira son gant droit. Sa peau était d'une pâleur de cire, striée de veines sombres qui semblaient charrier non plus du sang, mais une encre épaisse et bitumineuse. D'un geste lent, presque liturgique, il saisit le couteau de bord dont la lame d'acier était ébréchée par les rituels passés. Sans une hésitation, il entama la paume de sa main.

Le liquide qui en jaillit n'avait pas l'éclat vermillon de la vie. C'était une substance onctueuse, d'un rouge ferreux, sombre comme le vin des morts. Elias pressa sa blessure contre les cadrans de verre brisé. Il laissa couler son essence sur les engrenages de précision, sur les vis de laiton et les ressorts d'acier. Le sang s'infiltra dans les interstices, lubrifiant la mécanique récalcitrante avec une efficacité surnaturelle. Sous cette onction de pourpre, les aiguilles se remirent à danser, mais elles ne marquaient plus la vitesse ou l'altitude. Elles indiquaient des mesures oubliées, des distances entre les étoiles et des profondeurs de puits sans fond.

L'avion ne hurlait plus. Le sifflement du vent dans les haubans se mua en un chant polyphonique, une plainte sourde qui résonnait dans la structure même des os d'Elias. Il sentit le Bréguet se transformer. Le bois de frêne des ailes se pétrifiait, les haubans de piano devenaient des tendons de sel, et l'essence dans les réservoirs se changeait en une liqueur amère, capable d'alimenter des moteurs dont les pistons battaient au rythme de cœurs millénaires.

Une démangeaison féroce lui dévora soudain les joues. Il porta sa main valide à son visage et sentit, sous ses doigts, une texture rugueuse, granuleuse. Ce n'était pas de la sueur séchée. Des cristaux de sel, d'une blancheur de linceul, émergeaient de ses pores. Ils s'agrégeaient en plaques géométriques, recouvrant ses pommettes, envahissant les rides profondes qui labouraient son front. Sa peau se fendillait avec le bruit sec d'un vieux vélin qu'on déplie trop brusquement.

Il regarda ses bras. La combinaison de cuir semblait fusionner avec sa propre chair. Le métal de la carlingue, là où ses jambes reposaient, devenait une extension de ses membres. Il n'était plus un pilote dans une machine ; il était le nerf central d'un organisme de cuivre et de fange lancé vers son propre sacrifice.

La dune pourpre n'était plus un obstacle. Elle était une bouche.

— Je ne reviendrai pas, Elias Thorne, dit-il à l'ombre qui occupait le siège arrière, cette présence de sel qui l'observait depuis tant de cycles. Je ne suis plus l'intrus.

L'impact ne fut pas le fracas habituel de la toile qui se déchire et du métal qui se tord. Ce fut une immersion. Le Bréguet 14 pénétra le flanc de la dune comme une lame dans une plaie ouverte. Le sable, fluide comme du mercure, se referma sur l'appareil. Elias ne ferma pas les yeux. Il vit les grains de silice s'infiltrer par les fentes du cockpit, mais ils ne l'étouffèrent pas. Ils l'emplirent. Chaque inspiration faisait entrer dans ses poumons une poignée de terre sacrée, pétrifiant ses alvéoles, transformant son souffle en un murmure minéral.

Le silence qui suivit fut plus lourd que toutes les tempêtes du Sahara. Elias était suspendu dans une stase d'ocre et de pourpre. Le moteur, noyé dans le sel, émit un dernier soupir de vapeur avant de se figer pour l'éternité. La lumière du crépuscule filtrait à travers les couches de sable, baignant l'habitacle d'une lueur de cathédrale engloutie.

Il tenta de bouger un doigt, mais sa main n'était plus qu'un bloc de cristal de roche, soudée au manche de l'avion. Sa vision se troubla, non par la douleur, mais par la clarté. Les murs de la cité d'Iram commençaient à transparaître à travers les parois de la dune. Les colonnes de sel gemme, les obélisques gravés de runes antédiluviennes, les places pavées de lapis-lazuli... tout cela était là, à portée de ses sens nouveaux.

Le Temple de la Soif l'appelait. Non plus comme une proie, mais comme une sentinelle.

Elias Thorne sentit sa conscience s'étirer, quitter l'étroite prison de son crâne pour épouser la carcasse de l'avion, puis s'étendre aux fondations de la cité interdite. Il était le vent qui polissait les angles des temples déchus. Il était le sel qui rongait le fer des civilisations futures. Il était la soif qui guidait les égarés vers leur perte.

Sur son visage pétrifié, une dernière fissure se forma, partant de l'œil pour descendre jusqu'à la mâchoire. Une goutte de sang, la toute dernière, roula le long de cette faille avant de se cristalliser instantanément en un rubis sombre.

La boucle était rompue. Le pilote n'était plus. Il ne restait dans la carlingue enfouie qu'une statue de sel et de laiton, un dieu mécanicien veillant sur un empire de poussière, tandis qu'au-dehors, le désert reprenait sa respiration lente et imperturbable, effaçant jusqu'au souvenir de l'homme qui avait cru pouvoir voler plus vite que son destin.

Chapitre 11

L'Œil du Cyclone

L'air n'était plus qu'une mixture épaisse de ricin brûlé et de poussière d'ocre, une mélasse invisible qui collait aux poumons d'Elias Thorne. Dans la carlingue étroite du Bréguet 14, le pilote ne respirait plus ; il filtrait le désert à travers ses dents serrées. Ses mains, gantées d'un cuir devenu raide sous l'effet de la sueur et du sel, agrippaient le manche à balai avec la ferveur d'un noyé saisissant une épave. Sous ses bottes, le plancher de bois trépidait, transmettant chaque spasme du moteur Renault de trois cents chevaux, une bête de ferraille qui hurlait sa propre agonie contre l'immensité du Sahara.

À l'horizon, là où le ciel de cuivre aurait dû s'éteindre doucement, une muraille de sable pourpre s'élevait, colossale, joignant le sol aux nuées. C'était l'heure. L'heure où le soleil, semblable à une hostie sanglante, venait s'empaler sur les crêtes des dunes, déclenchant l'inexorable mécanique du désastre. Elias jeta un regard sur le cadran de sa montre, dont le verre était fêlé par d'innombrables répétitions. Les aiguilles ne tournaient plus ; elles oscillaient nerveusement, affolées par la proximité des failles temporelles qui déchiraient le plateau du Tanezrouft.

Il connaissait chaque grain de sable de cette trajectoire. Il savait qu'à deux mille pieds, les courants ascendants tenteraient de retourner son appareil comme une simple feuille de parchemin. Il savait que l'huile, portée à ébullition, finirait par maculer son pare-brise de mica, l'aveuglant juste avant l'impact. Mais cette fois-ci, Elias ne chercha pas à redresser le nez de son avion. Il n'essaya pas de contourner la colonne de vent qui protégeait les vestiges d'Iram. Au contraire, il poussa la manette des gaz à son maximum, sentant la poussée brutale le plaquer contre son siège de rotin.

Le Bréguet plongea vers le cœur de la tourmente.

Les haubans chantaient une plainte de métal torturé, un sifflement strident qui couvrait presque le fracas du moteur. Autour de lui, le monde s'effaçait. Les dunes n'étaient plus que des vagues de velours rouge, et au milieu d'elles, la Cité du Sel commençait à poindre. Des obélisques de chlorure de sodium, hauts comme des cathédrales, perçaient la croûte terrestre. Leurs parois, polies par des millénaires de tempêtes, renvoyaient une lumière froide, une lueur de lune en plein crépuscule. C'était Iram, la cité antédiluvienne, dont les fondations reposaient sur les larmes des géants.

Elias sentit l'odeur de la myrrhe rance s'infiltrer dans le cockpit. Ce n'était plus l'essence qui brûlait, mais une substance plus ancienne, une sève minérale exhumée par les secousses du sol. Ses yeux, brûlés par le sel, fixaient le Temple de la Soif, un édifice de pierre noire qui semblait aspirer toute lumière. C'était là que le cycle prenait racine. C'était là que la Sentinelle attendait son tribut.

« Encore une fois, murmura-t-il, la voix étouffée par son masque de vol. Mais cette fois, je ne reviendrai pas. »

Il se souvint brusquement de Verdun, de la boue froide et du fer qui pleuvait sur les tranchées. Il revit la relique qu'il avait dérobée dans les ruines d'une église de la Meuse, ce petit coffret de laiton gravé de runes inconnues qu'il portait désormais sanglé contre sa poitrine, sous sa combinaison de cuir. Cet objet n'appartenait pas au monde des hommes, ni à celui des nations qui se déchiraient pour un arpent de terre. Il appartenait au sable. Il était la clé de sa propre prison.

L'avion entra dans le mur de sable. Le choc fut physique, une gifle monumentale qui fit craquer l'entoilage des ailes. La visibilité tomba à zéro. Elias ne volait plus aux instruments ; il volait à l'instinct, guidé par la vibration de ses propres os. Le Bréguet était secoué de soubresauts violents, chaque pièce de bois et de métal hurlant sa

protestation. Le pilote sentit un liquide chaud couler sur sa joue. Du sang. Sa propre chair commençait à céder sous la pression atmosphérique surnaturelle du cyclone.

Puis, soudain, le silence.

Il n'était pas tombé, mais il n'était plus en vol. Le Bréguet flottait dans l'œil de la tempête, un espace de calme absolu où le temps semblait s'être figé dans une gelée de cristal. Au-dessous de lui, le Temple de la Soif s'ouvrait comme une gueule béante. Les colonnes de sel blanc l'encerclaient, formant une arène de silence. Elias Thorne coupa le contact. L'hélice ralentit, hoqueta, puis s'immobilisa dans un dernier gémississement de compression.

L'appareil commença sa chute, lente, presque gracieuse. Ce n'était plus un crash, c'était une descente rituelle.

L'impact ne fut pas le fracas de bois brisé auquel il s'était attendu tant de fois. Ce fut un bruit sourd, le son d'un poids de métal s'enfonçant dans une couche épaisse de sel fin. La carlingue s'immobilisa au pied de l'autel central, là où les ombres des anciens rois d'Ad semblaient encore errer. Elias se détacha, ses mouvements étant d'une lenteur onirique. Ses membres pesaient des tonnes. Chaque geste lui coûtait un effort surhumain, comme s'il devait écarter les siècles pour avancer.

Il sortit du cockpit et posa le pied sur le sol d'Iram. La surface était croustillante, une croûte de sel qui cédait sous son poids avec un bruit de parchemin déchiré. Il fit quelques pas vers le centre du temple. Sa combinaison de pilote, jadis souple, commençait à se rigidifier, imprégnée par l'humidité saline de l'air. Ses articulations grinçaient. Il porta la main à son visage et sentit, sous ses doigts, non plus la peau de l'homme, mais une texture granuleuse, froide, immuable.

La Sentinelle apparut alors. Elle n'était pas une forme distincte, mais une distorsion dans l'air saturé de poussière, un vide de la forme d'un homme, drapé dans des

haillons de brume. Elle ne parlait pas, mais Elias entendit son exigence dans le battement de son propre cœur. Le tribut. L'identité. La fin de l'homme pour le commencement de la statue.

Elias Thorne sortit le coffret de laiton de sa poitrine. Il ne l'ouvrit pas. Il le déposa simplement sur le sable pourpre, au milieu du cercle de sel. À cet instant, il comprit que le crash n'avait jamais été un échec technique, mais une invitation. La boucle temporelle n'était pas une punition, mais un polissage. Le désert l'avait érodé, jour après jour, crash après crash, dépouillant le pilote de ses peurs, de ses souvenirs de guerre, de son humanité même, pour ne laisser que l'essence d'une sentinelle.

Il ne sentit pas la douleur lorsque ses poumons se changèrent en cristaux. Il ne lutta pas lorsque ses yeux s'opacifièrent pour devenir deux billes d'étain poli, tournées vers l'éternité du ciel saharien. Sa conscience s'élargit, s'étira, quitta l'étroite prison de son crâne pour épouser la carcasse du Bréguet, puis s'étendre aux fondations de la cité interdite. Il devint le vent qui polissait les angles des temples déchus, le sel qui rongait le fer des civilisations futures, la soif qui guidait les égarés vers leur perte.

Sur son visage pétrifié, une dernière fissure se forma, partant de l'œil pour descendre jusqu'à la mâchoire. Une goutte de sang, la toute dernière, roula le long de cette faille avant de se cristalliser instantanément en un rubis sombre, une gemme de vie figée dans un océan de mort blanche.

La boucle était rompue. Le pilote n'était plus. Il ne restait dans la carlingue enfouie qu'une statue de sel et de laiton, un dieu mécanicien veillant sur un empire de poussière, tandis qu'au-dehors, le désert reprenait sa respiration lente et imperturbable, effaçant jusqu'au souvenir de l'homme qui avait cru pouvoir voler plus vite que son destin.

Chapitre 12

Le Devenir du Sel

L'air ne vibrait plus du râle saccadé du moteur Renault, ce vacarme de soupapes et de bielles qui avait été, des années durant, la seule pulsation cardiaque d'Elias Thorne. Le silence qui régnait désormais sur la dune pourpre possédait une densité minérale, une épaisseur de linceul que même le vent ne parvenait plus à déchirer. Le Bréguet 14, jadis merveille de toile tendue et de haubans sifflants, n'était plus qu'une architecture de givre blanc sous le soleil implacable du Ténééré. Le sel l'avait dévoré, non pas comme une gangue corrosive, mais comme une apothéose. Chaque rivet, chaque plaque de tôle, chaque nervure de l'hélice en bois de noyer s'était transmué en cristal pur, une pétrification étincelante qui défiait les lois de l'oxydation. L'avion n'était plus une machine, il était devenu un ex-voto déposé sur l'autel du vide.

Elias Thorne, ou ce qu'il restait de la conscience de l'homme qui avait porté ce nom, ne ressentait plus la morsure du cuir craquelé contre sa nuque. Sa combinaison de vol, imprégnée de l'huile de ricin et de la sueur des tranchées, s'était soudée à son épiderme dans une étreinte de chlorure de sodium. Ses doigts, autrefois agiles pour manipuler le manche à balai ou corriger la dérive d'un compas, étaient devenus des stalactites translucides, immobiles sur des commandes qui ne répondraient plus jamais. Le temps n'était plus une ligne droite fuyant vers l'horizon de Dakar ; il était devenu une sphère, un dôme de verre dont il occupait le centre exact.

Sous ses pieds, à travers les planches de bord rongées par l'éternité, il sentait battre le cœur d'Iram. La Cité du Sel ne se cachait plus. Elle affleurait, ses obélisques de nacre et ses dômes de cristal brut perçant la croûte du désert comme les ossements d'un géant antédiluvien. Ce n'était pas une ruine, mais une entité vivante, une géométrie de la soif qui exigeait une sentinelle. Le Temple de la Soif, dont les colonnes

torsadées semblaient pomper l'humidité de l'univers même, s'élevait désormais à quelques encablures de la carlingue. Elias ne voyait plus avec ses yeux d'étain brûlé, mais avec la perception globale du minéral. Il sentait la course des scorpions sous le sable à des milles de distance, le glissement des grains de silice contre les murs de basalte, et le frisson des étoiles qui, la nuit venue, semblaient vouloir se refléter dans sa propre chair cristallisée.

L'homme de 1927 était mort. Les souvenirs de Verdun, le fracas des obus de 75, l'odeur de la boue putride et le sifflement des balles s'étaient dissous dans cette blancheur absolue. La relique dérobée, cet objet de cuivre et de sang qu'il avait voulu soustraire à la folie des hommes, n'était plus qu'un noyau de noirceur enfoui au centre de sa poitrine de sel, un secret scellé par la géologie. Il avait cessé de lutter contre la boucle. Le crash n'était plus une tragédie répétée, mais l'acte de naissance d'une divinité mineure, le gardien d'un seuil que les cartes de l'état-major ne pourraient jamais consigner.

Une sensation nouvelle, cependant, commença à poindre dans sa conscience dilatée. Ce n'était pas une douleur, mais une vibration lointaine, un bourdonnement qui n'appartenait pas au désert. À l'horizon, là où le ciel de cobalt rejoignait les sables de sang, une tache noire apparut. Un point minuscule, insignifiant, mais porteur d'une volonté farouche. Le vrombissement s'intensifia, un bruit de moteur en difficulté, une plainte de métal fatigué luttant contre les courants thermiques. Un autre pilote. Un autre égaré cherchant sa route dans l'immensité, portant dans sa carlingue les péchés d'un siècle qui refusait de s'éteindre.

Elias sentit un frisson parcourir sa structure de sel. Il ne ressentait ni pitié, ni colère. Il était la Loi de ce lieu. Il était la Tempête.

Il concentra sa volonté sur les courants d'air chaud qui léchaient les dunes. D'un geste mental, il fit s'élever une colonne de poussière scintillante, un mur de cristaux en suspension qui captaient la lumière déclinante pour créer un mirage de murs et de

tours. Le nouveau venu bifurqua, attiré par cette promesse d’abri, par cette illusion de cité. Le pilote étranger, dont Elias pouvait presque sentir l’adrénaline et la peur, corrigea son cap, plongeant tête baissée dans le piège de lumière.

La Sentinelle d'Iram observa l'approche avec une patience millénaire. Elle savait exactement où l'appareil frapperait la dune. Elle connaissait le moment précis où le train d'atterrissage se briserait, où l'essence se répandrait sur le sable brûlant sans jamais s'enflammer, car ici, même le feu devait se soumettre au règne du sel. Elias prépara le tribut. Il tendit ses bras de cristal, ses articulations grinçant comme des pierres tombales que l’on déplace.

Le Bréguet 14 d’Elias, sa propre dépouille mécanique, commença à luire d’un éclat bleuâtre. Il n’était plus un débris, mais un phare, un signal de détresse éternel destiné à guider les âmes vers leur propre pétrification. Le pilote approchait. On pouvait désormais distinguer la silhouette de son casque de cuir, ses mains crispées sur le bord de l'habitacle. Il ressemblait tant à celui qu’Elias avait été : un homme de chair, de doutes et de sueur, prisonnier d'une époque qui ne savait que détruire.

Lorsque l'avion de l'inconnu toucha la crête de la dune, le choc ne produisit aucun son de métal froissé. Ce fut un bruit de verre brisé, une symphonie de craquements cristallins qui résonna jusqu’aux fondations d’Iram. Le sable pourpre jaillit en gerbes statiques, se figeant instantanément en sculptures de verre.

Elias Thorne, la Sentinelle, laissa échapper un souffle qui n'était que le sifflement du vent dans les cavités de son corps de sel. Il n'y avait plus de boucle, seulement une succession d'additions. Un pilote de plus pour la garde. Une statue de plus pour les avenues de la Cité du Sel.

La nuit tomba sur le Sahara, une nuit d'encre et de diamants. Le silence revint, plus lourd encore, chargé de la présence de deux épaves immobiles. Elias ferma ses paupières de nacre, sentant la myrrhe rance s’élever des failles du sol pour

l'envelopper. Il était l'œil du cyclone, le centre immobile d'un désastre magnifique. Il attendrait le prochain. Il offrirait la tempête à quiconque oserait défier l'oubli. Le désert n'était plus une étendue de sable, mais une bibliothèque de corps figés, un empire de pureté minérale où le temps n'avait plus de prise, où seule subsistait la soif éternelle de la terre pour le sel des hommes.

FIN

Merci d'avoir lu "Encore Boire la Tempête"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)